



Laura Gallego García

La Légende du Roi errant

Traduit de l'espagnol
par André Gabastou

LA JOIE DE LIRE

Il fut un temps, avant Mahomet et l'islam, où l'Arabie était terre de mystère et de légende. Pendant cette ère, que les Arabes appellent yahiliyya ou « temps d'ignorance », tout était possible, parce qu'il n'y avait pas d'autres règles que celles de l'honneur et de l'amour, qui souvent les brisent toutes. Les cités n'étaient alors que de gros bourgs à côté des oasis ; les djinns, esprits élémentaires du désert, pouvaient surprendre le voyageur imprudent au premier tournant venu ; la terre tout entière possédait une magie particulière, et il n'y avait que trois choses que les Arabes mettaient au-dessus de leurs croyances personnelles : l'amour, l'honneur et la poésie.

A cette époque mythique exista un homme dont il ne reste, aujourd'hui, que des bribes de légendes confuses, un homme qui entreprit une quête épique et qui, pour diverses raisons, fut appelé « le Roi errant ».

Voici son histoire.

PROLOGUE : LE CONDAMNÉ

Le *suluk* descendit de cheval d'un saut agile et dégaina son épée. Il semblait prêt à se battre s'il le fallait, mais Walid n'eut pas l'air de vouloir se défendre ; au contraire, il attendait debout, calmement, l'arrivée de la mort.

– J'ai juré de te tuer si je te retrouvais sur mon chemin, dit le *suluk*.

– Je m'en souviens, acquiesça Walid, et j'accepte mon destin.

– Je ne saurais dire de toi si tu es un homme courageux ou fou à lier, lui dit celui qui était venu le tuer.

– Peut-être les deux, répliqua Walid.

L'autre ne fit pas davantage de commentaires, il semblait toutefois un peu déconcerté par l'étrange attitude de Walid. Il leva son épée sur sa victime, qui ne broncha pas.

Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux du cavalier avaient un éclat acéré que Walid connaissait très bien.

La lame de l'épée étincela un moment sous le soleil brûlant du désert.

Presque aussitôt, Walid vit l'acier descendre vers lui et se clouer dans sa poitrine d'un coup sûr, il sentit une vive et profonde douleur et remarqua que sa force vitale désertait goutte à goutte son corps. Tandis qu'il tombait sur le sable en serrant la blessure sanglante de sa poitrine avec ses mains nues, toute son existence défila devant ses yeux comme s'il la revivait. Il revit le palais où il était né et avait passé son enfance, un palais aux hautes murailles à Dhat Kahal, la ville aux sept tours, une petite enclave verte au beau milieu d'un désert qui semblait infini ; un palais où il avait forgé sa gloire, sa légende et son malheur...

LE PRINCE

Tout le monde disait que Walid ibn Huyr, prince de Kinda, avait été touché par un djinn à sa naissance. Non seulement il était beau, bien fait et avait un joli visage, mais son âme aussi était belle. Généreux comme un torrent aux eaux qui débordent, il ne lésinait pas sur les moyens quand il devait plaire à son peuple bien-aimé, qu'il traitait avec magnanimité et justice. Courtois et élégant, c'était le courtisan parfait ; connaissant plusieurs langues, doté d'un grand tact et d'une diplomatie vraiment dignes d'admiration, aussi bien quand il faisait office d'ambassadeur que lorsqu'il était l'amphitryon de mandataires des pays les plus éloignés, Walid ibn Huyr maniait la politique avec subtilité et intelligence.

Et que dire de ses aptitudes en tant que guerrier ? Il montait à cheval comme s'il était né pour, et son habileté à l'épée était proverbiale. Il chevauchait dans le désert comme un rayon traversant le ciel étoilé pour défendre ses terres contre les pilleurs ou les guerriers

des royaumes rivaux. En pleine bataille, Walid était, comme disaient toujours ceux qui l'avaient déjà vu à de tels moments, un lion magnifique et indomptable.

Il agrémentait tout cela d'un insatiable désir de savoir. C'est pourquoi Walid ibn Huyr lisait et écrivait en des temps où de telles activités étaient encore étranges, et il avait rassemblé dans son palais une bibliothèque nullement négligeable à laquelle il rendait visite aussi souvent que ses obligations le lui permettaient.

Par conséquent, le prince de Kinda était non seulement jeune, élégant, gaillard, généreux, discret, intelligent, courageux et habile guerrier, mais il était, en plus, cultivé.

Aussi son père, le vieux roi Huyr, ainsi que ses sujets, les gens de Kinda, étaient-ils très fiers de lui. « Notre prince, disaient-ils, est vraiment inspiré par les djinns du désert. »

Et, en dépit de tout ce qu'il possédait, il y avait quelque chose que Walid ibn Huyr souhaitait détenir plus que tout au monde, quelque chose qui avait à voir avec sa grande passion : la poésie.

C'est pourquoi, un soir, le prince se présenta devant le roi et, se penchant respectueusement, il s'adressa ainsi à lui :

– Père, je sollicite auprès de toi l'autorisation de m'absenter pendant quelques semaines.

Le vieux roi Huyr tourna ses yeux sans vie vers lui.

– Et pour quelle raison, mon fils ?

Walid ibn Huyr leva fièrement la tête, geste que son père ne perçut pas, parce qu'il avait perdu la vue depuis très longtemps. Cependant, le roi ne laissa pas de remarquer une certaine excitation dans la voix de son fils quand il répondit :

– Je voudrais assister au concours littéraire qui a lieu, tous les ans, à Ukaz.

Le roi Huyr fronça les sourcils, mais il tarda un peu à répliquer. Quand il le fit, sa voix était légèrement acerbe.

– Assister... et participer, n'est-ce pas ?

– Père, tu sais que je suis un bon poète.

Comme le roi ne répondait pas, Walid insista :

– Les meilleurs poètes du monde se donnent, tous les ans, rendez-vous à Ukaz, père. Le gagnant a l'honneur de voir sa *qasida* écrite en lettres d'or et pendue aux voiles du temple de la Ka'bah. Et moi...

Le souverain l'interrompt :

– Je sais fort bien que tu brigues cet honneur. Et que tu veuilles porter très haut le nom de ton lignage est

une bonne chose. Ce désir t'honore, Walid. L'orgueil est l'une des grandes qualités de notre race.

Le roi fit une pause. Le prince attendit, retenant son souffle.

– Mais, comme tu l'as fort bien dit, ajouta Huyr, les poètes les plus réputés du monde se rendent à Ukaz. Tu risques d'être ridicule, mon fils. Et tu n'es pas un inconnu : tu es l'héritier du trône de Kinda.

– Alors...

– Je te donnerai l'autorisation de participer à ce concours quand tu auras montré que tu es le meilleur poète de ce royaume, pas avant.

Il y eut un silence. A l'extérieur du palais, le vent folâtrait entre les feuilles des palmiers, et le roi pencha la tête pour mieux l'entendre. Il aimait ce bruit. Walid le savait et, par conséquent, il fit une prudente pause avant de demander :

– Et comment puis-je le montrer, père ?

Le roi, songeur, resta un moment silencieux. Puis il leva la tête et dit :

– Organise ton propre concours. Fais venir des jurés d'autres royaumes, des jurés impartiaux, et propose un prix généreux et attrayant. Quand tu auras entendu des lèvres des jurés le nom du gagnant du concours et que

ce sera le tien, tu auras, mon fils, l'autorisation de te rendre à Ukaz.

Le prince ne dit rien, mais il avait pâli. Même s'il ne doutait pas de pouvoir gagner ce concours, le préparer l'obligeait à repousser d'un an son voyage à Ukaz... Toutefois, il devait obéir à son père, et il le connaissait trop bien pour savoir qu'il ne réussirait pas à le faire changer d'avis.

Walid ibn Huyr s'inclina de nouveau devant le roi de Kinda en murmurant quelques mots de politesse et sortit de la salle, les lèvres serrées, le visage couleur de cendre.



Dans tout le royaume, on sut très vite que le prince Walid convoquait tous les poètes à un grand concours de *qasidas*, et que le prix serait un sac d'or. La nouvelle se répandit rapidement et franchit les frontières de Kinda, elle passa de village en village et traversa le désert grâce aux caravanes de marchands. Pendant ce temps, Walid essayait de concilier l'organisation du concours et les affaires de l'Etat.

On ne parlait pas d'autre chose au sein de son cercle

littéraire. Tous les jeunes poètes et tous les courtisans qui en faisaient partie s'enthousiasmèrent quand Walid leur annonça que le président du jury ne serait personne d'autre que le célèbre poète al-Nabiga al-Dubyani, dont les vers émouvaient des souverains de toute l'Arabie. Cependant, tous tombèrent d'accord pour dire que ce grand homme accorderait la victoire au prince Walid puisqu'il n'y avait pas de meilleur poète que lui à Kinda.

Walid écoutait ces éloges avec un léger sourire sur les lèvres. Il savait que tout Kinda pensait comme ses amis. Et c'était une sensation agréable.



Le jour du concours, un soleil radieux se leva à Kinda. Dhat Kahal, l'orgueilleuse capitale du royaume, grouillait de monde ; la nouvelle avait volé d'une extrémité à l'autre de l'Arabie avec le simoun du désert, et les Arabes sont un peuple qui adore la poésie. A l'extérieur des remparts de la ville, couronnés par sept tours, campait une foule de gens : bédouins, visiteurs d'autres villages et même caravanes dont les conducteurs avaient modifié l'itinéraire uniquement pour assister au

grand événement. A côté des marchands, des étrangers, des fripons et des badauds, on voyait çà et là des *rawis* de toutes sortes et de toutes conditions : récitant de poésie aspirant à composer, un jour, leurs propres vers et qui, pour le moment, se contentaient de murmurer entre leurs dents les dernières *qasidas* composées par leurs maîtres, qu'ils allaient devoir représenter devant les membres du jury de la joute poétique.

Sur la place où était d'habitude situé le souk, pas loin du palais, avait été installée une estrade recouverte d'une bâche qui la protégeait contre l'implacable soleil d'Arabie. Même si les sièges préparés pour le jury étaient encore vides, comme d'ailleurs la tribune où devaient s'asseoir le roi, ses deux épouses et Walid, le prince héritier, une petite foule attendait déjà sur la place, en quête d'un carré de sol où pouvoir se mettre.

– Je ne sais pas pourquoi il y a un tel remue-ménage, dit une femme en soupirant et en essayant de se frayer un passage parmi les gens pour aller de l'autre côté de la place. Le prince va gagner, tout le monde le sait. C'est le meilleur.

– Mais s'il ne gagne pas ? murmura un garçon qui l'avait entendue par hasard.

Entêtée, la femme insista :

– Il va gagner.

– Je sais, je sais, mais... s'il n'y arrive pas ?

Telle était probablement la question qui avait rassemblé la plupart des gens ; et, même si beaucoup d'autres s'étaient rendus sur la place par pur amour de la poésie, eux aussi s'étaient à l'occasion posé la question tout le long de la matinée.

Alors que la place débordait déjà de monde, les jurés firent enfin leur apparition et ils montèrent l'un après l'autre sur l'estrade.

Ils étaient cinq. Un venait de la féroce Syrie ; un autre de la Perse sophistiquée ; un troisième de la belle Palmyre, et le suivant avait abandonné les palais égyptiens, où il chantait la gloire des descendants des pharaons, pour répondre à la demande du noble prince de Kinda.

Le cinquième était arabe. La foule se tut respectueusement à son arrivée.

Il s'agissait d'al-Nabiga al-Dubyani, le meilleur poète de son temps, qui faisait office de panégyriste à la cour d'al-Hira et avait composé, jadis, une *mu'allaga* : une *qasida* jouissant de l'honneur d'être écrite en lettres d'or et pendue aux voiles du temple de la Ka'bah puisqu'elle avait triomphé à l'unanimité au concours d'Ukaz.

Il devait juger non seulement la beauté des *qasidas* en lice mais également leur perfection formelle, car il était le seul Arabe du jury et si les autres connaissaient fort bien cette langue et pouvaient également évaluer son art, seul al-Nabiga serait capable d'apprécier les détails techniques de la création d'une *qasida* parfaite.

Les cinq jurés allèrent donc prendre place mais ils restèrent debout, parce que la famille royale venait d'arriver sur la place. Protégés par un bon détachement de gardes, le roi Huyr, son fils aîné et le premier vizir montèrent à la tribune, suivis des deux épouses du monarque et de deux serviteurs.

Quand tout le monde se fut assis, le roi tourna ses yeux vers la foule de la place, comme s'il pouvait réellement la voir, et il prononça quelques mots.

Ce fut un discours ni très long ni très fleuri ; le roi Huyr n'avait jamais été poète ni même éloquent comme son fils. Kinda était un petit royaume, composé uniquement d'une ville, de trois ou quatre villages, de six ou sept tribus nomades et d'un bon morceau de désert. La nouvelle cour, cultivée et élégante, c'était le prince Walid qui l'avait peu à peu formée. Sa politique était si habile que les marchands caravaniers venus d'Orient passaient plus souvent par Kinda ; ses efforts

diplomatiques avaient fait de ce royaume quelque chose de plus que le conglomérat de tribus qu'il était quand le père du roi Huyr était monté sur le trône.

Toutefois, le vieux monarque aveugle se considérait encore comme un homme du désert.

Aussi se tut-il et céda-t-il la parole au grand poète qui devait présider le jury de ce concours.

Al-Nabiga al-Dubyani sourit et fit une révérence devant le roi de Kinda.

– Je vous remercie de tout cœur pour vos aimables paroles, Sire, dit-il, mais je crains de ne pas en être digne. Si ce sont mes vers qui m'ont mené ici, j'en suis reconnaissant. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas moi qui dois réciter des poèmes ; par conséquent, cessons de voler davantage de temps aux vrais acteurs de ces joutes poétiques.

Et, à ces mots, il se tourna vers le secrétaire et lui signala que le concours pouvait commencer.

Certains présents exprimèrent leur déception par des murmures bas et étouffés ; la plupart des gens avaient espéré qu'al-Nabiga leur offrirait l'une de ses splendides *gasidas*. Mais il ne restait plus de temps, aussi le secrétaire prononça-t-il immédiatement le premier nom et le premier concurrent monta sur l'estrade.

Les règles du concours postulaient que ce seraient les *rawis* des poètes qui réciteraient les *gasidas* en leur nom ; la participation était ainsi quasi anonyme, même si tout le monde connaissait Hakim, le *rawi* du prince Walid, un jeune homme mince, au visage allongé, qui avait maintes fois prouvé qu'il était digne de son poste en raison de sa grande mémoire et de sa voix claire et sereine.

Le premier *rawi*, soit parce qu'il était le premier soit parce qu'il était très jeune, se trompa assez souvent, sa langue fourcha, il bégaya et il ne réussit pas à donner à sa voix fermeté et puissance, au désespoir de son maître qui gémissait de frustration un peu plus loin. Cela dit, la *gasida* était belle ; peut-être que les jurés ne pénaliseraient pas sévèrement l'infortuné poète pour avoir formé un *rawi* quelque peu inapte.

Les concurrents se succédèrent, l'un après l'autre. Le public applaudissait chaque *gasida* comme si sa beauté était unique, ce qui était le cas. Même si beaucoup étaient là uniquement pour voir le prince se hisser vers la victoire, personne ne put s'empêcher d'être envoûté par la magie des mots.

– Amir ibn Hammad ! annonça alors le secrétaire.

Aussitôt, un *rawi* très jeune, d'environ onze ans, sauta

sur l'estrade et salua le jury en faisant une révérence pleine de désinvolture. Il était mince, brun et vif, et certains ne purent s'empêcher d'éclater de rire en le voyant. Il portait une djellaba râpée et fanée, mais son sourire était éclatant.

– Tu es prêt, mon garçon ? lui demanda aimablement al-Nabiga al-Dubyani.

Amir ibn Hammad acquiesça, sans perdre son sourire enchanteur. Il commença alors à réciter la *qasida* à voix haute, d'une voix claire et pure, profondément émouvante.

La première partie d'une *qasida*, le *nasib*, racontait en général comment le poète arrivait dans un campement vide et découvrait donc que sa bien-aimée était partie, peut-être pour toujours. Beaucoup de poètes avaient déjà décrit avec une beauté incomparable une situation qui se répétait dans toute *qasida* digne de ce nom. Cependant, à ce moment-là, aucun des assistants du concours de Kinda ne se souvenait d'avoir, un jour, entendu autant d'amour et de désolation traduits par les mots d'un poème. Sur les lèvres d'Amir ibn Hammad, la femme aimée par le poète était beaucoup plus qu'une belle femme ; elle était une femme vivante, palpitante, corporelle, réelle. Certains des membres du jury ne

purent s'empêcher de frissonner en se demandant quelle impression ces vers qui faisaient un tel effet dans la bouche d'un enfant feraient sur les lèvres du poète qui les avait composés.

Amir passa en temps voulu à la partie suivante de la *qasida*, le *rabil*, le voyage du poète dans le désert, qui n'était pas moins belle que la précédente. A peine sortaient-ils des lèvres de l'enfant que les mots du poème s'entrelaçaient, flottaient sur la place et composaient dans les esprits des assistants un paysage plein de vie et si réel qu'ils avaient presque l'impression de humer le désert et de sentir sur leur peau la fraîcheur de la nuit arabe sur les dunes.

L'enfant aborda enfin le *madib*, la partie la plus simple ou la plus difficile de la *qasida*. Elle était simple parce qu'elle consistait en général à louer quelque personnage important, et elle était difficile parce qu'il n'y avait rien que les poètes n'aient déjà dit à la gloire de leurs protecteurs et il était donc presque impossible d'être original sur ce chapitre. Aussi beaucoup de poètes optaient-ils pour un *fajr*, éloge d'eux-mêmes, de leurs propres vertus en tant que personne, guerrier ou poète, ou bien de celles de leur tribu ou de leur clan.

Toutefois la *qasida* que récitait Amir ne fut pas un

fajr, mais un chaleureux éloge du roi Huyr, et elle était, cependant, totalement différente de tout ce qu’avaient récité les panégyristes au fil du temps. Loin d’utiliser des hyperboles démesurées, la simplicité et la sincérité avec lesquelles le poème faisait l’éloge de la générosité du roi Huyr étaient émouvantes et, encore une fois, d’une étrange substance, comme si ces beaux mots étaient beaucoup plus que de beaux mots.

Finalement, après que le dernier vers fut sorti de ses lèvres avec la légèreté d’une colombe, la voix d’Amir s’éteignit.

Un silence absolu se fit sur la place.

Puis tout le monde éclata en vivats, Amir regarda le public sans se rendre compte qu’il tournait le dos au jury et fit une gracieuse révérence.

A la tribune, le roi Huyr souriait, mais le visage du prince était pâle et légèrement altéré.

Le garçon sauta de l’estrade et se perdit dans la foule.

Le concours se poursuivit, et les *rawis* des participants continuèrent à monter sur l’estrade, l’un après l’autre, pour réciter leurs *qasidas* ; mais elles étaient froides et grises comparées au poème qu’avait déclamé Amir ibn Hammad.

Cependant, au bout d’un moment, on aurait dit que

la magie de ces mots s’était éteinte sur la place ; et s’il semblait bien qu’il en restait quelque chose dans tous les cœurs, la plupart des gens étaient maintenant suspendus à l’intervention de Hakim, le *rawi* du prince Walid.

Celui-ci avait recouvré son expression habituelle, il souriait et applaudissait chaque *qasida* avec une généreuse amabilité.

Le secrétaire prononça enfin le nom de Hakim, et celui-ci monta sur l’estrade, un sourire suffisant sur les lèvres. Le prince et lui échangèrent un regard complice, et le *rawi* acquiesça presque imperceptiblement. Il connaissait très bien son travail.

La *qasida* du prince Walid était belle, très belle, d’une beauté et d’une perfection surprenantes. Le public l’écouta en silence ; quand Hakim eut fini de réciter, tout le monde lui sut gré de son intervention par de chaleureux vivats et des applaudissements.

La *qasida* du prince Walid clôturait le concours.

Les jurés se retirèrent un moment pour délibérer. On entendait des murmures dans le public, des commentaires du genre :

– Qu’est-ce que je vous avais dit ? C’est le prince qui va gagner !

Ou bien :

– Puisque nous le savions tous, pourquoi organiser le concours ?

Mais aussi :

– Une autre *qasida* était vraiment belle...

Cependant, Walid avait retrouvé son aplomb, et il souriait tout en commentant quelque chose à voix basse avec le vizir.

Le débat entre les jurés eut l'air de s'éterniser ; finalement al-Nabiga al-Dubyani se leva et s'adressa au roi Hyur. Après s'être respectueusement incliné devant lui, il lui susurra trois mots à l'oreille. Trois mots, pas un de plus.

Le visage du roi était toujours impénétrable quand il se redressa et annonça, d'une voix sonore et puissante qui résonna dans toute la place :

– Amir ibn Hammad !

LE JURÉ

Le silence se fit, tandis que le prince pâlisait mortellement et que tous les gens regardaient le roi et le jury comme s'ils doutaient de ce qu'ils venaient d'entendre.

Une seule personne réagit face au résultat inattendu : un garçon d'environ onze ans, mince, un peu dépenaillé, se fraya un passage parmi les gens pour monter sur l'estrade de la famille royale : il s'agissait (beaucoup le reconnurent aussitôt) du garçon qui avait récité cette si belle *qasida*. Était-ce lui Amir ibn Hammad ? La plupart des présents avait déjà oublié son nom.

Le garçon donnait la main à un homme également mal habillé, qui marchait gauchement, tête baissée, faisant tout pour que son turban lui cache le plus possible le visage.

– Sire, le *rawi* gagnant est déjà ici, dit le vizir à voix basse au roi. C'est un garçon...

Le souverain acquiesça.

– Tu es Amir ibn Hammad ? demanda-t-il.

– Oui, Sire, répondit-il.

Le roi acquiesça de nouveau ; il avait reconnu la voix du garçon : c'était celle qui avait récité la *qasida* qui l'avait ému plus que celle de son propre fils.

– Qui est ton maître ?

Alors l'homme qui était avec l'enfant réagit ; il fit une révérence maladroite devant le roi et dit, en rougissant terriblement :

– C'est moi, Majesté. Je suis son père. Je m'appelle Hammad ibn al-Haddad.

– Très bien, Hammad ibn al-Haddad, dit le roi en élevant la voix pour que tout le monde l'entende. Les jurés de ce concours ont décrété que c'est ta *qasida* qui a triomphé. Aussi as-tu gagné le prix annoncé : un sac d'or.

Sa voix était tout à fait indifférente ; à aucun moment, il n'eut l'air déçu par l'échec de son fils ni ne fit le moindre geste en sa direction. Le prince était abasourdi, pâle comme un cadavre, les yeux exorbités. Son visage avait perdu une grande partie de sa beauté.

– Moi... moi... bégaya Hammad. C'... c'est un honneur, parvint-il à dire, et il fit une nouvelle révérence.

De ses mains tremblantes il prit le sac d'or qu'on lui tendait. Le public suivait en silence, puis quelqu'un se mit, tout à coup, à crier :

– Vive Hammad ibn al-Haddad !

Et beaucoup se joignirent à lui :

– Bravo ! Vive le vainqueur du concours ! Vive Hammad ibn al-Haddad !

La place entière éclata en une chaleureuse salve de vivats et d'applaudissements. Au milieu de l'enthousiasme populaire, le roi Huyr se pencha vers le vizir, qui s'empressa de s'approcher de lui.

– Majesté ?

– Assure-toi que cet homme arrive chez lui sain et sauf, et qu'on n'essaie pas de l'agresser en chemin. Il a sur lui une vraie fortune.

– Ce sera fait, Majesté.

Le prince était toujours pâle et circonspect, il ne disait pas un mot. Le roi se tourna vers lui.

– Nous devons remercier Hammad de s'être présenté au concours, mon fils, dit-il sèchement. Il nous a évité une plus grande déconvenue. Mieux vaut être ridicule ici qu'à Ukaz, n'est-ce pas ?

Walid ne répondit pas. Il ne réagit que lorsque Hakim, son *raawi*, se plaça discrètement à côté de lui. Il leva alors la tête et scruta la foule à la recherche du brillant gagnant du prix ; malheureusement, il s'était déjà perdu dans la foule.

– Cherche-le, susurra-t-il à Hakim. Cherche-le et vérifie qui c'est.

Hakim acquiesça en baissant légèrement la tête et s'éloigna de la tribune, silencieux comme une ombre.



– C'est un pauvre diable, Seigneur, dit le *rawi*. Le prix lui aura apporté plus d'argent qu'il n'en verra jamais de sa vie. Je ne pense pas qu'il se représentera au concours.

– Mais tu ne peux pas l'assurer.

Ils étaient dans les appartements du prince, qui faisait nerveusement les cent pas d'un bout à l'autre de la pièce. Hakim attendait debout près de la porte. Face à l'évidence de la réponse, il décida de se taire. Il connaissait bien le caractère de son seigneur et maître.

– Parce que tu n'as pas réussi à mettre la main sur lui, conclut Walid en fronçant les sourcils.

– Il est reparti aussi rapidement et aussi silencieusement qu'il était arrivé, rétorqua doucement Hakim. Il n'a pas passé la nuit en ville. Il semblerait que les gardes de votre éminent et noble père l'aient raccompagné jusque chez lui. Si vous le souhaitez, je peux faire quelques vérifications et...

Walid leva une main et le *rawi* se tut immédiatement.

– Non, dit le prince. Mon père aurait des soupçons et, après l'échec au concours, je ne suis plus dans ses bonnes grâces...

Le silence se fit dans la pièce, un silence uniquement troublé par les pas nerveux du prince de Kinda. Hakim continua à attendre impassiblement près de la porte.

– Toujours est-il, finit par dire Walid, que tu as peut-être raison. Il ne semblait pas ambitieux, mais simplement désespéré. Si nous organisons de nouveau le concours l'an prochain... peut-être ne se présentera-t-il pas.

Hakim se contenta de baisser la tête en signe d'approbation.

– Et alors, ajouta le prince, alors la victoire m'appartiendra, et personne ne pourra nier que je suis le meilleur poète de Kinda. Ce sera ma *qasida* qui restera dans la mémoire de tous, et non pas les vers maladroits d'un plébéien en haillons.

Hakim ne le contredit pas, mais il ne manqua pas de remarquer en son for intérieur que le prince n'avait fait aucune allusion à son vieux rêve de participer au concours d'Ukaz.

Les mois passèrent rapidement. Walid continuait d'être un grand prince, élégant, généreux et courageux, et il oublia vite son humiliante défaite due à l'inconnu Hammad. Quand le bruit courut dans tout Kinda qu'il y aurait un nouveau concours, ses habitants étaient convaincus que les résultats de l'année précédente ne pouvaient être qu'une erreur, le fruit d'un moment d'égarement parmi les jurés. Le prince Walid était le meilleur poète du royaume, et le souvenir de ses excellents vers perdurerait éternellement.

Si bien que le matin du concours, curieux et amateurs de poésie se rassemblèrent de nouveau sur la place du souk de Dhat Kahal, se mêlant aux poètes participants et à leurs *rawis*. Tout avait été disposé comme l'année précédente ; il n'y avait pas de raison de changer. La même estrade pour les jurés, la même tribune pour le roi et sa famille...

Les jurés aussi étaient les mêmes : un venait de Syrie, un autre de Perse, un autre d'Égypte, un autre de Palmyre, et le cinquième, c'était al-Nabiga al-Dubyani.

Le prince Walid, de son poste à la tribune, les observa gravement. Seuls le roi et lui savaient qu'il avait essayé

de faire venir d'autres jurés ; mais son père s'était montré inflexible : ce jury avait montré, l'année précédente, qu'il pouvait être impartial, même si le prince qui les avait invités participait au concours, qualité que le roi de Kinda appréciait par-dessus tout. Tous les deux le savaient, le concours n'avait rien de banal. C'était l'épreuve que le roi faisait subir à son fils pour qu'il montre qu'il était à la hauteur de ses propres rêves. Selon Walid, une épreuve difficile et inutile qui s'était révélée beaucoup plus compliquée qu'ils ne l'avaient pensé tous les deux au départ. Mais le roi était têtu, et son fils ne manquait pas d'orgueil.

Voilà pourquoi, un an après, ils s'étaient de nouveau retrouvés au même endroit, et pourquoi tout devait être pareil que la fois précédente.

La seule inconnue s'appelait Hammad ibn al-Haddad. Le roi et son fils ignoraient s'il se représenterait, car seuls le secrétaire et les jurés connaissaient la liste des participants, et ils avaient gardé scrupuleusement le secret. Et, au cas où Hammad se représenterait, réussirait-il à arracher la victoire à Walid une deuxième fois ?

Les discours d'inauguration se succédèrent, formulés à peu près dans les mêmes termes que l'année précéden-

te. Presque personne n'y prêta attention. A la moindre occasion, beaucoup regardaient autour d'eux, cherchant des yeux Hammad ou son fils, le très jeune *rarwi* Amir. Mais ni l'un ni l'autre ne semblaient présents.

Et le concours commença. Changeant de stratégie, Walid avait obtenu que son *rarwi* monte le premier sur l'estrade.

La *qasida* qu'il récita était encore plus belle que celle de l'année précédente ; personne n'osa dire un seul mot ni laisser échapper le plus léger murmure tant que la voix de Hakim retentit sur la place, mais beaucoup jetaient de fréquents regards à la tribune où était assis le prince Walid. Son noble visage était paisible et serein pendant qu'il écoutait les vers qu'il avait lui-même composés, et qui chantaient la beauté de la femme, la beauté du désert et la beauté de l'âme de son protecteur, qui n'était autre que son propre père, le roi Huyr.

Quand Hakim eut fini de réciter, toute la place l'acclama comme elle avait acclamé Hammad l'année précédente. Walid se permit d'esquisser un bref sourire, tout à fait persuadé qu'il triompherait.

Le concours se poursuivit. *Rarwis* de toutes les classes, de tous les âges et de partout défilèrent devant les jurés. Les *qasidas* qu'ils récitèrent étaient belles, mais elles ne

faisaient pas d'ombre à celle qu'avait composée le prince Walid, qui frôlait la perfection.

Le nom du dernier *rarwi* participant se fit entendre sur la place alors que le soleil était déjà très haut et que tout le monde considérait Walid comme le vainqueur du concours :

– Amir ibn Hammad !

Beaucoup ne reconnurent pas le nom, et certains ne l'entendirent même pas. Mais pour le prince Walid, assis à la tribune, ces trois mots annonçaient l'arrivée de ses pires craintes, incarnées dans la silhouette du gamin qui sauta ensuite sur l'estrade.

La place s'emplit aussitôt de murmures surpris :

– Regardez ! N'est-ce pas... ?

– Oui, oui, on dirait...

– Celui de l'an dernier !

– Tu veux dire... ?

– Le *rarwi* du poète vainqueur !

Walid s'accrochait énergiquement à son siège, essayant de garder son sang-froid ; il avait failli bondir. Il mordait sa lèvre inférieure et essayait d'avoir l'air serein. Il ne voulait pas que quelqu'un pense qu'il doutait de sa victoire.

Il observa attentivement l'enfant. Oui, c'était le même.

Il avait légèrement grandi et semblait un peu mieux habillé que l'année précédente, mais ses vêtements étaient toujours d'une extrême humilité. Mais il avait le même air résolu et le même éclat déterminé dans le regard. « Ce sera un homme courageux », pensa tout à coup le prince. Il chassa aussitôt ces étranges idées de son esprit, parce que le garçon commençait à réciter sa *qasida* et le silence le plus absolu s'était emparé de la place.

De nouveau ce *nasib* si plein de vie, dont les mots apportaient à l'esprit des auditeurs des images d'une femme inégalable, authentique, beaucoup plus qu'un simple idéal ou un stéréotype vide. De nouveau ce voyage dans le désert, décrit dans tous ses aspects avec une beauté sublime qu'on pouvait presque toucher du bout des doigts ; encore une fois les mots de remerciement au souverain de Kinda, des mots qui débordaient de sentiments et réussirent à humecter les yeux aveugles du roi Huyr. Il semblait impossible d'obtenir plus de beauté que Hammad n'en avait mis dans sa *qasida* de l'année précédente en répétant les mêmes thèmes et, pourtant, il avait réussi à le faire. Tous ceux qui étaient présents à ce moment-là pressentirent que les paroles possèdent une mystérieuse magie qui va au cœur et peut renouveler généreusement les choses révolues si elles sont utilisées

avec sentiment et passion. Et ceux qui comprirent les choses ainsi ne l'oublièrent jamais.

Quand Amir se tut, le secrétaire annonça qu'il était le dernier participant et que le jury devait se réunir pour délibérer. Le public était troublé.

Walid aussi. Après le deuxième vers récité par le garçon, il savait qu'il avait perdu de nouveau le concours poétique.

C'est à peine s'il entendit des lèvres d'al-Nabiga la confirmation de ses peurs et vit la silhouette dégingandée de Hammad ibn al-Haddad, plus affligé encore s'il se peut que la fois précédente, monter sur l'estrade pour recevoir son prix. Il ne s'aperçut pas non plus que Hakim quittait discrètement et silencieusement sa place à côté de lui pour mettre un terme à la mission à laquelle il avait renoncé à mi-chemin un an plus tôt.

– Retournons au palais, dit alors le roi Huyr, et Walid revint sur terre. Il perçut de la fatigue et de la déception dans la voix de son père, ce qui le fit plus souffrir que la sécheresse et la raideur de la fois précédente.

– Je souhaiterais échanger quelques mots avec le maître, père, si tu m'en donnes l'autorisation.

Le roi ne formula pas d'objections. Le prince s'approcha du président du jury qui descendait de l'estrade.

– Tu m'accordes quelques minutes, maître ? demanda-t-il. Sa voix fut étouffée par les vivats clamés en l'honneur de Hammad, mais al-Nabiga al-Dubyani lui adressa un profond regard complice, comme si la demande de Walid était écrite en lettres de feu sur son visage.

– Et comment, noble prince ! répondit-il doucement. Walid ne réussit pas à entendre la réponse à cause des cris, mais il la lut clairement dans les yeux du poète.

Un peu plus tard, ils étaient côte à côte dans la salle la plus fraîche du palais.

Walid prit la parole :

– Grand maître, je...

– Vous voulez savoir pourquoi une *qasida* comme la vôtre n'a pas réussi à triompher lors de la joute, conclut al-Nabiga.

Walid s'efforça de ne pas afficher une trop grande perplexité.

– Je savais, bien sûr, qu'elle était parfaite, s'empressa-t-il de répondre d'un ton hautain et froid. La grâce de ce gamin a sûrement ému le jury.

Al-Nabiga fit un signe négatif de la tête.

– Seigneur, sauf votre respect, la grâce du garçon n'y est pour rien. Il existe d'autres raisons qui justifient pleinement la décision des jurés.

– Explique-toi donc.

– L'art de la poésie est ancien, noble prince. La *qasida*, notre strophe la plus illustre, est aussi la plus complexe à cause de la grande quantité de règles qui...

Le prince le coupa sèchement :

– Je le sais.

– Vous devez donc savoir que ses formes et ses thèmes n'ont pas changé pendant des siècles. C'est à juste titre que le poète dit : « Les poètes ont-ils laissé quelque chose pour gloser ou as-tu connu la maison après avoir longtemps tâtonné ? »

Al-Nabiga fit une pause. Walid écoutait d'un air impassible.

– Il semblait impossible de réussir une *qasida* plus parfaite que la vôtre, mon prince, conclut le maître. Pourtant, cet homme l'a fait.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a doté la vieille *qasida* de quelque chose de nouveau : il a ajouté la beauté intérieure à la beauté formelle. L'année dernière, nous les jurés avons remarqué qu'il manquait quelque chose à votre *qasida* comparée à la sienne. C'était beaucoup plus évident dans le *nasib*, bien que nous ne parvenions pas à préciser de quoi il s'agissait... Croyez-moi, seigneur, j'ai ensuite

longuement réfléchi à cette question... et j'en suis arrivé à la conclusion que vos vers sont beaux, mais vides. Alors que le *nasib* de Hammad débordait d'amour, le vôtre montrait que vous n'aviez jamais aimé une femme.

– J'ai aimé beaucoup de femmes... protesta Walid.

Al-Nabiga acquiesça, comme s'il s'attendait à cette réponse.

– Nous avons décidé, ajouta-t-il, de ne pas tenir compte de ce défaut, parce qu'il est habituel que les poètes parlent de choses qu'ils ne connaissent pas et que, par ailleurs, vous êtes jeune ; mais nous avons retrouvé la même chose dans le *rabil* : le désert que vous décrivez ne semble pas réel ; les dunes, le vent, les chacals, les chameaux, le ciel... tout semble sorti de votre esprit et non de votre cœur, comme si vous n'aviez jamais traversé le désert qui entoure votre ville.

– C'est absurde ! marmotta le prince. J'ai dirigé des dizaines d'expéditions et...

Al-Nabiga poursuivit aimablement :

– Sur ce point aussi, Hammad a été supérieur à vous. Tous les jurés sont tombés d'accord pour dire qu'il s'agit d'un grand poète qui pourrait révolutionner la poésie arabe en lui ajoutant simplement un élément fondamental dont peu de poètes avant lui ont tenu compte.

– Lequel ?

– Le cœur.

Al-Nabiga adressa au prince un long regard compréhensif.

– La prochaine fois, Seigneur, nous les jurés examinerons également de près le *rabil*. Vous n'aurez sûrement pas de mal à être supérieur à Hammad dans le *madih*, puisque vous faites tous les deux l'éloge de la même personne et... comment Hammad aimerait-il le roi Huyr plus que vous, qui êtes son fils aîné ?

Walid ne répondit rien. Bien après le départ du grand poète, il était toujours muet et il ne bougea que lorsqu'il entendit un discret raclement de gorge près de la porte.

Hakim venait d'arriver.